

Depuis cette époque, deux satellites ont apparu à l'horizon pour éclairer davantage notre petit monde, qui s'étend de plus en plus sur ce continent.

Le peuple acadien doit beaucoup de reconnaissance à sa presse, et il lui doit un appui cordial, un encouragement généreux. Toutes les œuvres religieuses et nationales ont besoin de la presse pour faire connaître leur but, comme leurs besoins. C'est par ce moyen que l'Eglise fait connaître sa noble et grande mission dans le monde, qu'elle publie ses décrets et ses recommandations salutaires. C'est par la presse que Dieu, que le Pape, les Evêques, les Apôtres opèrent le salut des âmes, ou au moins qu'ils préparent les hommes à recevoir les grâces de sanctification et de salut.

C'est par la presse que les nations se défendent et se protègent, par la promulgation des lois propres à maintenir l'ordre et la paix au milieu de leurs sujets.

L'Acadie, si longtemps oubliée, persécutée et ostracisée, avait besoin d'un organe pour faire résonner le clairon du réveil national. Jusqu'alors ses enfants osaient à peine parler leur langue en dehors du foyer domestique. Une certaine terreur existait parmi eux, fruit de l'état d'esclavage auquel ils avaient été réduits par la force des circonstances et par l'esprit dominateur des autres races. Ils savaient à peine s'il existait en dehors de leurs villages respectifs des frères, des compatriotes.

Enfin une voix, une trompette se fait entendre qui crie : "Levez-vous, enfants de l'Acadie, l'heure de la résurrection est sonnée, venez prendre votre place au soleil des nations." C'était la trompette de la *Batture*, c'était le *Moniteur Acadien* qui avait la mission d'annoncer la bonne nouvelle. Depuis lors, les Acadiens éclairés et encouragés se sont mis à l'œuvre, et le progrès opéré depuis un quart de siècle est simplement immense. L'éducation, l'agriculture et la colonisation, ces trois artères qui soutiennent la vitalité dans le système national, ont pris un élan merveilleux, grâce aux organes qui permettent de communiquer à nos frères dispersés, les avantages et les bénéfices qu'ils peuvent en retirer. Puisque le *Moniteur Acadien* a été le premier à diriger la barque nationale des Acadiens, depuis 25 ans, permettez que je me serve de cette agence éprouvée et digne de confiance, pour transmettre à mes compatriotes un bon conseil, le meilleur que je puisse leur donner, c'est de rester en Acadie, d'en agrandir le domaine, de conserver leur langue et leurs traditions et surtout et avant tout de conserver scrupuleusement la foi catholique et l'attachement à l'Eglise de Rome.

M. F. RICHARD, Ptrc.

AIMONS LA TERRE.

I.

Oui, aimons la terre.

Et ne craignons pas de la travailler avec courage, avec foi et avec dévouement.

Car s'il est un travail vrai, utile, nécessaire, qui ne trompe point, qui n'humilie pas, et dont l'homme ne doit jamais rougir, c'est assurément le travail de la terre, le travail du champ, le travail du labourer et de l'agriculteur.

C'est le travail vraiment honorable.

Car c'est le travail moral par excellence.

A la première heure de la colonisation du Canada,

quand tout était à faire, nos pères travaillaient par eux-mêmes et pour eux-mêmes. Leurs femmes robustes et fières partageaient leurs travaux, leurs soucis, leurs peines, leurs espérances et leurs joies.

Leurs enfants, élevés dans l'amour du travail et de la simplicité, ne se croyant point vaillants sans œuvres, n'avaient aucun des vices de la civilisation, du luxe et de la vanité. Et c'est au champ, à la terre, avec la pioche, la charrue et l'outil du charpentier ou du bûcheron que tout ce monde-là travaillait. Personne ne s'en sentait humilié. On y trouvait l'honneur et la santé.

Mais tout cela est quelque peu changé.

Nous avons subi d'autres mœurs.

II.

Le travail, un certain jour, au jour de la jouissance et de la richesse, a cessé d'être une vertu et de là une gloire. Les fils des aïeux l'ont considéré comme une opprobre et comme une honte. Seules, à partir de cette heure mauvaise, les professions dites libérales ont passé pour honorables.

On ne pouvait guère être maître d'école ou professeur. Ce n'était pas là une profession parfaitement noble, et le précepteur, assez pauvre du reste, puisqu'il avait du savoir, n'appartenait à la famille que par le côté de la domesticité. N'était-ce pas un salarié ?

Pour le banquier, le financier, et le négociant, ils compaient. La finance a toujours été une grande divinité, et Mercure sera toujours un dieu. Mais les petits boutiquiers, comme gens de détail et comme gens travaillant sur une humble échelle, jouissent d'une mince considération.

III.

La terre est bien notre mère, et nous devons l'aimer, l'honorer et la servir avec toute la dévotion d'un fils.

La terre est vraiment la seule chose qui ne trompe pas.

C'est elle qui nous fait riches et libres, heureux et fiers. Nous lui devons tout, depuis le pain que nous mangeons jusqu'à l'habit qui nous couvre et nous enorgueillit.

Aussi au nom de la pioche et de la charrue, au nom de la terre et du champ, au nom de la liberté et de la dignité humaine, trouvons-nous souverainement absurde le préjugé qui cherche à ravalier l'homme de la pioche, de la charrue et du champ. Car cet homme-là n'est pas le second dans la vie sociale et politique, mais le premier. Tous les autres doivent passer après lui, et la femme qui a le sentiment du vrai et la suprême délicatesse du devoir, ne saurait refuser son respect et sa tendresse à l'homme des champs qui bâtit sa maison sur le sol du labourer, et qui met sa famille et son foyer sous la protection de la femme.

Le mirage des villes, avec leur faux luxe et leurs misères réelles, est un mirage !

Il nous trompe. Il nous entraîne hors de la voie, hors de la sagesse, et hors de la vérité. C'est plutôt aux citadins à quitter la ville, où l'air est infect, où les petits métiers sont de grandes souffrances, où la famille pousse et grandit mal, où l'on paie terriblement cher l'honneur d'être un bourgeois, de porter des gants et de manger du pain sec.

—(Lyre d'Or.)

VALMONÉ